

rêves : elle avait eu, du côté de Clignancourt, une entrevue avec Christian.

Le rendez-vous avait passé avec la rapidité ordinaire ; une fois réunis, le jeune homme et la jeune femme n'avaient plus idée de la mesure du temps.

Quand la nuit descendait, ils comprenaient seulement que l'heure était venue de rentrer.

Alors, Christian reconduisait Ingénue le plus près possible de chez elle ; on prenait jour et heure pour un nouveau rendez-vous, non moins innocent que tous les précédents, et l'on se séparait.

Ce jour-là, ils avaient bien entendu un certain bruit dans le faubourg ; mais, comme il était impossible de deviner la cause de ce bruit, et, par conséquent, d'en prendre de l'ombrage, Christian, par les rues de derrière, avait reconduit Ingénue à une centaine de pas de la petite porte du jardin, et là il l'avait quittée.

Ingénue trouva la porte du jardin ouverte ; puis elle vit les tourbillons de fumée qui s'élevaient de la maison ; puis elle entendit les cris qui retentissaient dans les cours et dans les appartements.

En s'approchant davantage, elle vit des hommes courir, hurlant, et elle comprit alors que tout ce bruit, toutes ces rumeurs, venaient de la maison même de Réveillon.

Courageuse comme toute créature chaste et pure, elle songea que Réveillon courait sans doute quelque danger, et elle s'élança dans les appartements.

Les appartements étaient pleins d'hommes furieux, cherchant Réveillon.

Mais comme il était facile de voir qu'ils ne l'avaient pas trouvé, Ingénue pensa que, selon toute probabilité, soit pour se dérober aux coups de ces hommes, soit pour défendre sa fortune contre eux, Réveillon s'était réfugié dans sa caisse, et elle y courut.

Nous avons vu comment elle y était arrivée, juste au moment où Auger était occupé à tirer de la caisse tout ce qui lui appartenait.

Comme elle ignorait que cet or lui appartenait, elle crut à un vol et cria : Au voleur !

— Laissez-moi passer ! répondit-il ; nos destinées n'ont plus rien qui soit commun : vous m'avez désespéré, humilié sans cesse. Je ne suis plus votre mari, vous n'êtes plus ma femme. Laissez-moi passer !

Ingénue comprit que cette heure, qui devait la séparer à tout jamais de son mari, cette

heure, qu'elle avait instamment demandée au ciel, était peut-être arrivée.

— Vous laisser passer ! fit-elle.

— Il le faut ! dit Auger !

— Vous laisser passer avec l'or de M. Réveillon ?

— Qui vous dit que cet or est à M. Réveillon ?

— Ne venez-vous pas de le tirer de sa caisse ?

— Ne puis-je avoir de l'or à moi dans la caisse de monsieur Réveillon ?

— Où est monsieur Réveillon ?

— Me l'avez-vous donné en garde ?

— Faites attention, malheureux ! vous me faites la même réponse que Caïn à Dieu, après la mort d'Abel !

Auger ne répondit pas, et tenta de passer.

Mais Ingénue, barrant la porte :

— Voleur ! dit-elle, voleur !

Il s'arrêta, ne sachant que faire.

— Voleur ! reprit Ingénue. Vous avez peut-être assassiné monsieur Réveillon ! C'est vous sans doute qui avez incendié sa maison ! c'est vous qui avez perdu tout ce qui vous a servi ! Voleur et assassin ! rendez au moins cet or, qui, demain, sera peut-être la seule ressource de vos bienfaiteurs !

— Ah ! dit Auger, s'arrachant les cheveux ; mais vous ne voulez donc pas croire à ce que je dis ?

— Au voleur ! au voleur ! cria Ingénue pour toute réponse.

Auger jeta un cri terrible, et s'élança pour repousser Ingénue ; mais, en ce moment, le plancher du cabinet s'effondra, et Auger disparut dans une fournaise.

En même temps, une poutre se détacha du plafond et atteignit Ingénue sur le haut du crâne.

La jeune fille étendit les bras, et sans pousser un soupir, tomba, la tête en arrière, sur les degrés de l'escalier.

Mais, au même instant, une échelle montra ses deux bras à la fenêtre calcinée. A l'aide de cette échelle, et par cette fenêtre, un homme s'élança, les cheveux et le visage noircis :

— Ingénue ! criait-il, Ingénue !

Cet homme était Christian ;

Christian, qui n'avait fait attention à rien, qui n'avait écouté aucun bruit, remarqué aucune rumeur tant qu'il avait eu près de lui Ingénue ;

Mais qui dès qu'Ingénue l'eut quitté, dès qu'il se trouva seul, comprit qu'il se passait dans le faubourg quelque chose d'inaccoutumé.

Il descendit de son fiacre, courut au premier groupe, et s'informa.

On lui dit que les ouvriers de Réveillon pillaient et incendiaient la maison de leur maître et tuaient tous ceux qui l'habitaient.

Or, Ingénue et son père habitaient cette maison.

C'était en le quittant, lui, Christian, qu'Ingénue venait de rentrer dans cette maison.

Qu'allait-elle devenir au milieu de cette horrible bagarre ?

Peut-être aurait-il encore le temps de la rejoindre et de la sauver !

Il s'élança sur ses traces.

Il connaissait très bien la porte de ce jardin par laquelle, deux fois sur trois, Ingénue sortait pour le rejoindre.

Il courut à cette porte.

Puis, fendant les groupes, heurté ici, blessé là-bas, brûlé aux bras, aux jambes, déchiré en cent endroits, il était arrivé dans la petite cour.

Là, il avait vu à travers les vitres le jeu de deux ombres.

Il avait reconnu Auger, il avait deviné Ingénue.

D'ailleurs, la flamme éclairait assez pour que, d'en bas, il pût voir son visage.

Un cri s'était fait entendre.

Ce cri lui avait semblé un cri d'appel.

Celle qui l'avait poussé demandait du secours.

Alors, dévoré d'angoisses, il avait regardé autour de lui, et apercevant sous le hangar une échelle encore intacte, il s'en était emparé, l'avait dressée contre la muraille, avait fait voler la fenêtre d'un coup de poing, et l'épée aux dents, il pénétrait dans la caisse au moment même où Auger disparaissait dans les décombres et où Ingénue, frappée au front par la so-live, tombait à la renverse.

La première chose qu'il aperçut fut Ingénue, ensanglantée et mourante.

Il tira l'échelle à lui, s'en fit un pont et enjamba de la fenêtre du cabinet à l'escalier.

Il n'y avait pas moyen de rester un instant de plus dans cette fournaise.

Il prit Ingénue dans ses bras, tandis que le sang, coulant à flots de la blessure de la jeune femme, inondait son épaule et laissait une longue trace sur les débris fumants.

Il l'emporta, triste et cher fardeau ! au milieu des blessés, des morts, sous une grêle de balles, au sifflement des pierres.

Il l'emporta, suffoqué par la fumée, dévoré par les flammes, meurtri par la chute des plafonds ; il l'emporta à travers les précipices ouverts sur l'escalier, traversa la cour, et ne s'arrêta que dans le jardin.

Il n'avait pas fait plus de dix pas dans cet endroit, que le petit bâtiment s'écroula derrière lui, et qu'un tourbillon de feu, de poussière et de hurlements monta jusqu'au ciel en répercutant au loin ses bruits et ses lueurs.

LVIII.

LE PORTRAIT.

Personne n'avait vu passer le jeune homme, tant chacun pensait à soi, tant chacun était occupé à piller ou à détruire pour son propre compte.

En effet, les uns se battaient, les autres brisaient, les autres volaient.

L'émulation du vol, de la destruction ou du combat régnait sans rivale dans toute cette malheureuse maison, devenue la proie d'une incroyable orgie de cupidité, de vengeance et de rage.

Tandis que les gardes françaises, bataillant au dehors, prenaient peu à peu possession de la rue et de toute maison voisine, des fenêtres de laquelle on pouvait avantageusement faire feu sur la maison de Réveillon, les brigands, refoulés, encombraient les caves, défonçaient les tonneaux, et se gorgeaient indifféremment d'eau-de-vie, de vin, d'esprit de vin, de liqueur et de térébenthine.

Aussi la plupart de ces misérables mouraient-ils empoisonnés, quand ils cherchaient à mourir ivres.

Pendant ce temps, Christian déchirait son mouchoir en lambeaux, le trempait dans le bassin du jardin, et, l'appuyant glacé sur la tête d'Ingénue, reprenait sa course, ne pensant pas qu'elle pût jamais être emportée trop loin de cette fatale maison.

Et, tout en courant, il pressait mille fois sur son cœur ce corps déjà marqué du sceau de la mort, et, dans un furieux accès de désespoir, il allait sans savoir où, et demandant à Dieu, puisqu'il reprenait Ingénue à la terre, de le faire mourir avec Ingénue.

Christian, insensé, hagard, courait donc chargé de son précieux fardeau, une main sur le cœur de la jeune femme pour en interroger les derniers battements, parfois égaré, gémissant, s'arrêtant pour reprendre haleine et étancher le sang avec un mouchoir rouge.

Les idées l'avaient abandonné. En voyant Ingénue devenir de plus en plus pâle, de plus en plus froide, s'acheminer enfin de plus en plus vers la mort, il ne demandait que la mort.

Soudain son bon ange l'arrêta.

« Pourquoi ne sauverait-on pas Ingénue ? » murmura-t-il à son oreille.

Christian poussa un cri de joie ; il rouvrit les yeux à un ordre tout nouveau d'idées.

— Oui, la sauver ! murmura-t-il. Je la sauverai ! je la sauverai ! et elle me devra la vie !

Un fiacre passait, Christian l'appela.

Par bonheur, la voiture était vide.

Elle vint droit au jeune homme.

— Bon Dieu ! demanda le cocher, qu'y a-t-il donc, mon jeune seigneur ?

— Il y a, mon ami, que je me suis trouvé avec ma sœur au milieu de l'émeute du faubourg Saint-Antoine, dit Christian, et qu'elle y a été blessée.

— Hélas ! oui ! dit le cocher, sautant à bas de son fiacre, et bien dangereusement même, car vos habits sont tout rouges de sang.

Et le brave homme ouvrit son fiacre, dans lequel Christian se plaça, tenant Ingénue en travers sur ses genoux.

— Vous voulez un chirurgien, n'est-ce pas, mon jeune seigneur ? demanda le cocher.

— Oui, certainement ! En connais-tu un, toi ?

— Oh ! oui, monsieur, oui, et un fameux, allez !

— Comment l'appelles-tu ?

— Je ne sais pas son nom.

— Tu ne sais pas son nom ?

— Il s'appelle le chirurgien des pauvres gens, voilà tout.

— Va ! va !

Le cocher fouetta ses chevaux d'une si vigoureuse façon, qu'il leur fit comprendre qu'il y avait urgence ; aussi coururent-ils comme ils n'avaient jamais couru.

Un quart d'heure après, le fiacre s'arrêtait devant une petite porte, dans une rue étroite et sombre, et complètement inconnue à Christian.

Le cocher descendit, sonna, ou plutôt arracha une sonnette placée à la petite porte qui s'ou-

vrit ; puis il aida Christian à sortir Ingénue de la voiture.

— Là ! dit le cocher ; maintenant, elle est en bonnes mains, allez !

— Et où veux-tu que j'aille ?

— Au second étage. . . Eh ! tenez, j'entends déjà que l'on ouvre la porte.

En effet, à peine l'allée fut-elle ouverte qu'une chandelle apparut à travers les barreaux de la rampe de fer.

Et une voix retentit d'en haut, voix perçante et grêle.

— Qu'y a-t-il donc, demanda la voix, et qui sonne donc si fort ?

— Une pratique, fit le cocher.

Puis, à Christian :

— Montez, montez, mon jeune seigneur, dit-il ; c'est la gouvernante du chirurgien en question. Voyons, voulez-vous que je vous aide ?

— Merci, dit Christian en mettant le pied sur la première marche.

— Oh ! ma foi, oui, vous me paraissez assez fort, et puis la jeune demoiselle est légère comme une plume. . . Mais que de sang, que de sang, mon Dieu !. . . Moi, je vais vous attendre en bas, pour le cas où vous auriez encore besoin de moi.

Christian monta lentement les degrés, non pas que la jeune fille pesât à ses bras, mais, à chaque pas qu'il faisait, le sang revenait frais et vermeil aux lèvres de la blessure.

Au moment où il passait sur le palier du premier étage, une porte s'ouvrit, et des têtes de femmes vieilles et curieuses se montrèrent un instant ; puis, voyant ce jeune homme plein de sang et cette jeune fille mourante, jetèrent un cri en rentrant précipitamment.

Derrière elles, la porte se referma.

La chandelle éclairait toujours du second étage. Phare tremblotant, elle indiquait à Christian où il devait poser ses pieds sur ces marches crottées, étroites, humides et raboteuses tout à la fois.

L'odeur de cette maison était nauséabonde et malsaine.

L'air en était froid. On voyait ruisseler sur les murailles des rigoles d'eau suintant à travers les parois mal recrépites.

Enfin, Christian arriva devant la femme qui éclairait ainsi, et dont la tête était enfoncée sous une coiffe crasseuse.

C'était un de ces types de femmes de ménage

comme on en trouve seulement à Paris, ville de uxe misérable.

Se faire servir par de pareilles créatures, c'est évidemment avoir moins soin de soi que d'elles-mêmes :

Mais Christian n'était point là pour faire de la physiologie. A peine s'il jeta un coup-d'œil sur la hideuse duègne ; il entra rapidement et chercha des yeux une place où déposer son fardeau.

Pas de tapis, pas de canapé ; dans la pièce du fond, un lit, voilà tout.

Christian courut vers ce lit ; mais la femme s'écria :

— Eh bien ! que faites-vous donc, sur le lit de monsieur ? Bon ! il ne manquerait plus que cela !

Christian s'arrêta.

— Mais où donc voulez-vous que je dépose cette pauvre blessée ? demanda-t-il.

— Où vous voudrez, mais pas sur le lit, dit la vieille femme.

— Et pourquoi ? demanda Christian.

— Mais parce que tout ce sang gâterait le lit de monsieur.

Le dégoût prit à Christian.

En effet, le lit de monsieur ne lui paraissait pas digne, à lui, de recevoir ce sang virginal et précieux dont la hideuse chambrière craignait la souillure.

Il tira avec le pied un fauteuil de paille, en approcha un autre de celui-là, et sur cette espèce de canapé déposa la jeune femme.

La vieille le laissa faire en maugréant.

Ingénue couchée sur le lit improvisé, Christian releva la tête.

— Le chirurgien n'est donc pas ici ? demanda-t-il ?

La lumière de la chandelle que tenait la femme de ménage porta alors sur sa figure.

— Tiens, monsieur Christian ! s'écria-t-elle.

— Vous me connaissez ? demanda le jeune homme.

— Je crois bien ! dit la vieille femme, et j'ajouterais même que ce n'est pas bien à vous de ne pas me reconnaître, monsieur Christian, après vous avoir soigné comme je l'ai fait.

Christian la regarda à son tour.

— Albertine ! s'écria-t-il.

— Eh ! oui, Albertine.

— Mais je suis donc chez monsieur Marat ?

— Sans doute.

— Comment ! a-t-il donc quitté les écuries d'Artois ?

— Monsieur a donné sa démission : il ne veut plus servir les tyrans.

Christian eut un instant l'idée d'emporter Ingénue ailleurs.

Mais où l'emporter ?

D'ailleurs, il se rappelait les soins que Marat avait eus de lui et l'habileté qu'il avait déployée à son égard, quand on l'avait apporté blessé dans sa demeure, comme aujourd'hui il y apportait Ingénue.

— Ah ! dit-il, je suis chez monsieur Marat ! mais où est-il donc ?

— Hein ! est-ce que je sais moi ! répondit la Albertine ; il a ses affaires à lui, et il ne me dit pas où il va.

— Ah ! ma chère madame Albertine ! s'écria Christian, courez vite, je vous en supplie ! Ne voyez-vous pas que la pauvre enfant se meurt ?

— Vite, vite, c'est bien aisé à dire, répondit la vieille gouvernante, en regardant de côté cet adorable visage, avec une haine profonde pour la beauté, pour la jeunesse et pour la grâce. Vite ! puisque je vous dis que je ne sais où est monsieur.

— Oh ! cherchez-le où il a l'habitude d'aller.

Albertine se préparait à sortir, ne fut-ce que pour faire semblant de chercher Marat, lorsqu'un soupir retentit dans la chambre.

Christian répondit à ce soupir par un cri de joie : Ingénue venait de se reprendre à la vie.

Christian se précipita à genoux près du fauteuil d'Ingénue ; Albertine se pencha vers elle par curiosité.

Ingénue ouvrit les yeux avec effort, et son premier regard fut pour Christian.

Lorsqu'elle eut reconnu le jeune homme, la pâleur de ses joues sembla devenir moins intense.

Une sorte de flamme joyeuse illumina son visage.

Christian, à genoux près d'elle, attendait sa première parole ; on eût dit que sa vie à lui en dépendait.

Mais elle dit seulement, d'une voix à peine intelligible :

— Où suis-je ?

— Chez un chirurgien très habile, mon amie, dit Christian ; chez celui qui m'a déjà sauvé, et qui va vous sauver à votre tour.

Quelque chose comme un sourire agita les lèvres de la jeune femme.

— Oui, marmura-t-elle, oui, me sauver !

Et, comme pour reconnaître le lieu où elle se trouvait, ses yeux s'étendirent circulairement autour d'elle.

Tout à coup ils s'ouvrirent, se dilatèrent et se fixèrent sur un angle de l'appartement, avec autant de terreur que si elle y eût vu la Mort elle-même accroupie dans l'obscurité.

Christian suivit la direction de ce regard effaré, et il aperçut un cadre de bois mal doré dans lequel vivait, c'est le mot, un portrait d'une expression à la fois sinistre et railleuse.

Ce portrait, d'une vigoureuse touche et d'une couleur plus sombre que brillante, meublait le pan coupé de cette chambre.

Nous l'avons dit, il vivait là, et, en l'absence du maître, il semblait veiller sur chaque détail de la maison.

Ingénue poussa un cri.

Puis elle étendit le doigt vers cette peinture, et demanda d'une voix étouffée :

— Quel est cet homme ?

— Eh bien, mais, c'est mon maître, M. Marat, dit la vieille, et le portrait est bien beau : il est de M. David, un peintre de ses amis.

— Cet homme ! s'écria Ingénue en se dressant sur la couche improvisée que son ami lui avait faite.

Elle ne pouvait en dire davantage. Christian attendit avec anxiété.

— Le chirurgien ? c'est le chirurgien ? acheva-t-elle en balbutiant.

— Eh bien, demanda Christian, en proie comme elle à un sentiment inexprimable d'anxiété, quand ce serait le chirurgien ?

— Cet homme me panserait ! s'écria Ingénue. Oh ! jamais ! jamais !

— Calmez-vous, Ingénue, dit Christian ; je réponds de son habileté.

— Ce monstre me soignerait !

Puis avec une expression de dégoût plus prononcée encore que la première fois :

— Oh ! jamais ! jamais ! répéta-t-elle.

— Que veut-elle dire ? se demanda Christian.

— Monsieur n'est pas beau, dit Albertine en grimaçant un sourire ; mais monsieur n'est pas un monstre, et ce jeune homme peut attester qu'il a la main légère.

Elle désignait Christian.

— Oh ! s'écria Ingénue, se roidissant de terreur, emmenez-moi sans perdre un instant, Christian ! emmenez-moi.

— Bon ! dit la vieille, elle est en délire. Nous

connaissons cela ; il ne faut pas prendre garde à ce qu'elle dit.

— Chère Ingénue, glissa le jeune homme à l'oreille de la blessée, contenez-vous ! c'est la fièvre qui vous agite.

— Oh ! non, non ! dit Ingénue.

— Mais vous ne connaissez pas M. Marat ?

— Si fait, si fait, je le connais, et ma bonne amie Charlotte Corday aussi.

— Charlotte Corday ? répétèrent Christian et Albertine.

— Et je ne veux pas qu'il m'approche ; non, non, je ne le veux pas !

— Ingénue . . .

— Emmenez-moi, Christian ! je vous dis de m'emmener.

— Mais vous mourrez, Ingénue !

— Plutôt la mort que les soins de cet homme.

— Ingénue, mon amie, insista Christian, reprenez votre raison.

— Je l'ai si peu perdue, je l'ai si bien tout entière, s'écria la jeune femme en se dressant par un effort suprême, que si cet homme m'approche . . .

— Mon amie . . .

— Ah ! l'on monte . . . C'est monsieur, dit Albertine.

Ingénue, avec une force dont on l'eût crue incapable, après tant de sang perdu, s'élança vers la fenêtre.

— Christian, dit-elle, si cet homme m'approche, je vous jure sur l'honneur que je me jette par cette fenêtre !

— O mon Dieu !

— Emmenez-moi donc ! vous dis-je ; ne voyez-vous pas que vous me tuez ?

Elle n'avait pas achevé ces mots que la porte s'ouvrit, et que Marat apparut sur le seuil.

Il tenait un bougeoir d'une main, une liasse de papiers de l'autre ; il avait son regard lumineux et oblique ; il remuait sa taille déjetée et torse, à la façon d'une araignée blessée.

Ingénue, reconnaissant, non plus dans la copie, mais dans l'original, l'homme de la rue Serpente, poussa un soupir, et s'évanouit de nouveau.

Christian, croyant qu'elle allait mourir, la saisit dans ses bras et s'élança vers l'escalier.

En vain lui demanda-t-il la raison de cette fuite ; en vain, l'ayant reconnu, épuisa-t-il, du haut de l'escalier, les instances les plus pressantes pour le retenir, Christian descendait toujours

plus vite, aiguillonné par cette voix qui cherchait à l'arrêter.

Il ne fit halte que devant le fiacre, dans lequel il se rejeta.

— Où allons-nous, mon jeune seigneur ? demanda le cocher.

— Où tu voudras, répondit Christian.

— Comment, où je voudrai ?

— Oui, cours, cours, va !

— Mais, cependant . . .

— Va au bout du monde si tu veux ; mais va !

Le cocher, stupéfait, fouetta ses chevaux et partit ; Marat, de sa fenêtre, appelait toujours :

— Christian ! Christian !

Et le jeune homme l'entendait, et il se demandait d'où venait cette familiarité, et pourquoi Marat l'appelait Christian tout court.

Mais, sans qu'il sût pourquoi, cette voix lui inspirait un sentiment de vague terreur.

— Va donc ! cria-t-il au cocher, hésitant sur le chemin qu'il devait suivre ; mais va donc !

Tout à coup, illuminé par une idée :

— Au Louvre ! cria-t-il au cocher ; au Louvre !

Pendant ce temps, Marat refermait sa fenêtre avec colère.

— Qu'est-ce donc que cette péronnelle que m'avait apportée Christian ? demanda-t-il.

— Je ne la connais pas, répondit la chambrière ; seulement, je sais que, lorsqu'elle a vu votre portrait, elle s'est écriée que vous étiez un monstre.

— Ah ! ah ! dit Marat, avec un rire amer, si mon ami David était là, il serait bien heureux : cela prouve que son portrait est ressemblant.

Puis, en fronçant le sourcil :

— Ainsi, demanda le chirurgien des pauvres, tu ne sais pas le nom de cette jeune fille ?

— Non ; mais elle a nommé une de ses amies.

— Ah ! une de ses amies ? . . . Et cette amie, comment s'appelle-t-elle ?

— Charlotte Corday.

— Charlotte Corday ? répéta Marat, je ne connais point cela.

Et il rentra dans son cabinet en répétant :

— Ah ! je suis un monstre ! . . .

LIX.

LA CLEF DU BONHEUR.

Nul ne dormait dans cette vaste demeure que

les rois, à cette époque, habitaient comme un pied à terre, et dont les immenses appartements étaient abandonnés aux gens de service et à des officiers de la garnison.

Christian avait là une retraite ; il avait là des amis. Il se glissa par un escalier bien connu, déposa Ingénue sur un sofa, dans une chambre splendidement meublée.

Il fit boire la malade, que dévorait la soif ; il étancha lui-même le sang de la blessure ; puis il baisa au front cette chère victime, et s'assit près d'elle, le cœur palpitant, se demandant si ce n'était pas un effroyable rêve, et si, malgré tant de malheurs, le réveil n'allait pas arriver plus effroyable encore, qui le séparerait à jamais, comme la veille, de la femme uniquement aimée.

L'incendie, le pillage, les cris confus, la cohue de cette maison de Réveillon, ou plutôt de cet enfer, tout cela, délire bouillant, rendait presque semblable à celui d'Ingénue l'état où le malheureux Christian se trouva, lorsque, dans le silence et l'ombre, il se vit auprès de la jeune femme.

Mais la réalité se montra bientôt : voleur de cette femme, peut-être repoussé par la comtesse sa mère, recherché par Rétif, poursuivi par Auger, que faire ?

C'était en quelques heures qu'il fallait prendre une détermination.

En quelques heures, le salut ou la ruine de toute sa vie.

Le sommeil, baume réparateur, était descendu sur les yeux d'Ingénue. Sa poitrine palpitait plus doucement ; le tremblement de ses mains avait fait place au frémissement imperceptible des muscles.

Christian n'y tenait plus : il étouffait ! Il sortit pour respirer un moment, et chercher au grand air la présence de Dieu, qui semblait se cacher à ses regards.

Il n'avait pas fait deux pas dans la vaste cour, qu'il entendit du bruit à l'une des portes de l'entrée.

Des flambeaux, des piqueurs, un hennissement de chevaux échauffés qui appellent leur litière et d'anciens compagnons.

Puis les portes craquantes, les armes retentissant, et, enfin, un carrosse roulant avec le bruit et la rapidité du tonnerre sur le pavé de la grande cour.

Hébété, vacillant, il voyait, sans comprendre, la voiture arriver sur lui au galop de ses six chevaux noirs.

Et, sans le piqueur, dont la botte l'effleura au passage, Christian, stupéfait et immobile, se fût laissé broyer.

Cependant, la glace du carrosse était baissée : une tête jeune, fine et animée apparut au milieu des flambeaux. A la lueur des faroux du carrosse, Christian reconnut le comte d'Artois.

Révélation soudaine ! le chaos s'évanouit dans sa tête, les idées s'alignèrent, le brouillard se dissipa, la volonté de Dieu mit en ordre chaque chose, et ramena la raison avec l'espérance.

— Le prince ! s'écria Christian, le prince à Paris ! Oh ! mon Dieu tout-puissant, merci !

Et il se mit à suivre le carrosse avec autant d'ardeur qu'il mettait d'inerte stupidité naguère à le voir passer devant lui.

Le prince était en effet venu de Paris à Versailles, où les ordres de M. de Bezenval lui étaient arrivés au retour de la chasse.

La reine affectait de traiter ce pillage de plaisanterie ; mais le comte d'Artois, moins rassuré, avait demandé ses chevaux, et était venu voir, fidèle à son système, jusqu'où les Parisiens allaient pousser cette plaisanterie amère.

Christian arriva au grand escalier en même temps que le carrosse ; de sorte qu'il salua l'un des premiers le prince Altesse Royale et entendit ses premières questions.

— Monseigneur, dit-il fort agité et fort pâle, personne mieux que moi ne peut donner des nouvelles à Votre Altesse Royale. J'arrive du faubourg Saint-Antoine, et c'est facile à voir à mes habits brûlés, souillés de boue et de sang.

— Et de sang ! dit le prince avec un léger mouvement d'effroi ; on se bat donc ?

— Monseigneur, on pille et on tue au faubourg Saint-Antoine.

— Vite ! vite ! raconte-moi cela ! dit le prince, après avoir donné précipitamment quelques ordres, tout en se dirigeant vers ses appartements.

Christian suivit Son Altesse, et lui raconta tout ce qu'il avait vu.

Histoire douloureuse !

— Voilà bien des ennemis encore pour nous, dit le prince, et sans profit ! Mais est-ce une émeute ? est-ce un coup de main isolé ?

A ce moment, monsieur de Bezenval entra chez Son Altesse ; il revenait du faubourg et descendait de cheval.

— Votre Altesse, dit-il, va entendre le canon dans un moment ; la foule est considérable. Pour mille combattants, il y a vingt mille curieux.

— Mais enfin se bat-on sérieusement ?

— On tue les voleurs, oui, monseigneur, et cela très sérieusement ; on les jette par les fenêtres, on les grille dans le feu qu'ils ont allumé, on les pend aux portes, on les mitraille à grandes volées. Ce sera fini bientôt.

— Quand, au moins ?

— Quand il n'y aura plus personne, dit flegmatiquement Bezenval.

Le prince tressaillit de compassion.

— Merci, monsieur le baron, merci ! allez vous reposer.

L'officier partit.

— Quand je songe, murmura le jeune prince, qu'il y aurait vingt millions de Français à tuer comme ceux-là, avant d'arriver à ne plus rencontrer d'ennemis en France.

Et il s'absorba quelques moments dans un profond silence.

Puis, apercevant Christian, dont tous les mouvements décelaient une fiévreuse impatience :

— Comme vous êtes pâle, dit-il, comte Obinski ! comme vous êtes agité !

— Oh ! monseigneur, je devrais être mort !

— Toi, mon pauvre Christian ?

— Avez-vous, monseigneur, une minute à m'accorder ?

— Parle ! parle !

— Eh bien ! monseigneur, Ingénue est peut-être morte à l'heure qu'il est.

Et il raconta vivement, passionnément, tout le drame terrible.

Le prince donna plus d'une fois des signes éclatants d'intérêt et d'inquiétude.

— Eh bien ! fit Christian quand il eut fini, suis-je assez malheureux ! Si elle meurt, je n'y survivrai pas ; si elle survit, je dois la rendre à son père, à son mari ! Oh ! ne m'aidez-vous pas, monseigneur, à faire rompre ce mariage ?

Le prince réfléchissait ; puis, se levant, il ouvrit un petit coffre de Boule que son valet de chambre venait de déposer à côté de lui.

Il en tira une petite clef ciselée qu'il donna à Christian.

— Qu'est cela ? demanda le jeune homme.

— Ecoute-moi bien, répliqua le prince, et ne perds pas une parole ni une seconde. Cette clef, c'est celle de ton bonheur à venir. Elle t'ouvrira un discret asile, où tu déposeras ton précieux fardeau. Tandis que la belle Ingénue y sera en sûreté, nous pourrons aviser à loisir.

LX.

VRAIES ET FAUSSES LARMES.

Peut-être notre lecteur, qui embrasse tout un horizon, tandis que nous avons été obligés de suivre nos personnages principaux dans les tours et dans les détours de leur odyssee, s'est-il déjà demandé ce qu'est devenu, pendant cette horrible journée, le pauvre Rétif de la Bretonne.

Nous y revenons, lecteur. Et, tandis que Christian, possesseur de cette clef, que le comte d'Artois appelle la clef de son futur bonheur, va porter la mourante Ingénue dans une des maisons que le prince avait offertes à son page, nous retournerons sur nos pas, et rencontrerons naturellement le digne romancier sur notre route.

Pendant cet épouvantable ravage qui mettait le faubourg Saint-Antoine sens dessus dessous, Paris en émoi et Versailles en épouvante, Rétif de la Bretonne avait fait comme font les naufragés au moment où le capitaine annonce à l'équipage et aux passagers que, dans dix minutes, le navire va couler bas : il avait essayé de recueillir ses idées et de sauver ce qu'il avait de plus précieux.

D'abord sa vie. Rétif y tenait beaucoup : c'était pour lui, philosophe, le principe de tous les bonheurs, et, comme il était tant soit peu sceptique à l'endroit d'un autre monde, il désirait rester le plus longtemps possible en possession de celui-ci.

Rétif avait donc d'abord sauvé sa vie.

Puis, sa vie sauvée, il avait jeté un coup d'œil autour de lui, et s'était demandé quelles choses il devait sauver avec sa vie.

La première chose qui s'était présentée à son esprit, à son cœur, c'était sa fille, sa bien-aimée Ingénue.

Mais Ingénue était absente ; par conséquent, elle ne risquait rien.

Puis il avait pensé à ses manuscrits, c'est-à-dire à ses autres enfants, à ses enfants les plus chers après Ingénue : l'exemple de Camoëns et de plusieurs autres grands poètes n'était pas à négliger.

Rétif, qui était descendu précipitamment pour mesurer le danger d'en bas, s'assura que l'escalier était encore solide, remonta à son troisième étage, et se hâta de faire main-basse sur une certaine quantité de paperasses d'un aspect peu agréable, mais que la flamme n'eût

certes pas plus respectées que l'eau de la mer des Indes ne respecta la *Lusiade*.

Il roula ces papiers qu'il mit sous son bras, et vida dans ses vastes poches, qui s'arrondirent et soulevèrent sa redingote, une boîte de caractères d'imprimerie assortis.

Puis, voyant que ce qu'il laissait ne valait pas la peine d'être sauvé, qu'à l'instar de Bias il emportait tout avec lui, il redescendit l'escalier, prit la porte du jardin et s'enfuit comme un voleur redoutant d'être arrêté, parce que, beaucoup de gens commençant à piller la maison de Réveillon, il pouvait à la rigueur passer pour un pillard.

Et l'esprit de l'honnête romancier se révolta à la seule idée que l'on pût commettre à son endroit une pareille erreur.

Une fois loin de la fournaise, éperdu, essoufflé, mais le cœur tranquille, car il sauvait, non-seulement ses épreuves, mais encore une quantité de caractères suffisante pour en faire d'autres, il s'assit sur une borne et donna un coup d'œil de peintre à l'effet de l'incendie et au tableau de la rage populaire ; après quoi il gagna lestement les rues voisines, afin de se mettre complètement à couvert.

Il venait d'entendre les premiers coups de feu tirés par les gardes-françaises, et il se souvenait, avec une certaine terreur, de la fusillade du pont Neuf.

Que lui restait-il à faire, à ce bon Rétif ?

Il lui restait à attendre.

Quelle idée aurait sa fille quand elle rentrerait, ou plutôt quand elle ne pourrait pas rentrer ?

De chercher son père partout où il serait.

Où serait-il ?

Le lièvre revient au gîte. Rétif, sous certains rapports, était de la nature des lièvres : c'est donc à son ancien gîte que le chercherait sa fille.

Quel était son ancien gîte ?

Le petit logement se présenta tout naturellement à la mémoire de Rétif.

Si bien habitué qu'il fût, depuis un mois, au luxe de la maison Réveillon, le romancier n'avait pas oublié ses plaisirs et ses peines d'homme indépendant.

Les uns et les autres étaient inséparables du souvenir de ce pauvre petit logement ; aussi Rétif s'en souvint-il aussitôt qu'il interrogea sa mémoire.

Il prit donc presque machinalement, et comme